

« Les voyages du tsar Alexandre III¹ »

Récit de Jonas Biliūnas, 1903

À propos de l'auteur

Jonas Biliūnas (1879-1907) est né dans la région d'Anykščiai. Il était le huitième et dernier enfant d'une famille de paysans aisés. Sa brève existence fut marquée très tôt par la rébellion et l'engagement politique et social. Ainsi, alors qu'il est encore lycéen, il fonde une société secrète dans son école. Orphelin à 14 ans, il refuse en 1899 d'entrer au séminaire, ce qui le prive de l'appui financier de sa parenté et l'oblige à donner des cours particuliers pour gagner sa vie. Il s'inscrit en 1900 à la faculté de médecine de Dorpat (aujourd'hui Tartu, en Estonie) et commence parallèlement à écrire nouvelles et poèmes.



Jonas Biliūnas
(1879-1907)

Expulsé dès l'année suivante de l'université pour participation à des cercles, manifestations et émeutes anti-tsaristes, il entre à l'École supérieure de commerce de Leipzig en 1903. C'est dans cette ville qu'il contracte la tuberculose qui devait l'emporter à l'âge de 28 ans. En 1904, il suit également des cours de littérature à l'université de Zürich. Il meurt à Zakopane, la célèbre ville de cure polonaise dans les Tatras, où il se faisait soigner. Ses restes furent ramenés en Lituanie en 1953.

Son œuvre est variée et relativement abondante, malgré la brièveté de sa vie : nouvelles, poèmes, articles de critique littéraire et d'histoire, brochures à caractère politique, écrits sous de nombreux pseudonymes. Le texte présenté ici paraît pour la première fois en français, dans une traduction de Jean-Claude Lefebvre. Deux autres nouvelles de Biliūnas ont déjà été publiées en français dans les Cahiers Lituanien n°3 en 2002 : *Kliudžiau* (Touché) et *Brisiaus galas* (La fin de Brisiaus). Elles avaient été traduites par Isabelle Chandavoine-Urbaitis.

Signalons enfin que Jonas avait un cousin, Antanas Biliūnas (1905-1970), également écrivain : un conte de cet auteur, *Pasaka apie knygą* (Le livre du Destin), a été traduit par J.C. Lefebvre et publié dans les Cahiers Lituanien n°7 en 2006.

¹ Titre original : « Kaip caras Aleksandras Tretysis važiavo », in : *Raštai*, T. I, Vaga, Vilnius, 1980, p. 62-66.

Contexte historique

Pour éclairer le texte qui suit, il convient de rappeler ce que fut la politique de russification mise en place par le pouvoir tsariste à partir de Nicolas I^{er} (1825-1855). À la suite de l'insurrection polono-lituanienne de 1830, l'université de Vilnius fut fermée en 1832 et le resta jusqu'en 1919, ce qui explique pourquoi Jonas Biliūnas s'était inscrit dans une autre université de l'empire, celle de Dorpat.

Après la seconde insurrection polono-lituanienne (1861-1864), des mesures draconiennes furent prises par le gouverneur général de Vilnius Mikhaïl Mouraviou-Vilenski² : interdiction de parler lituanien en public, fermeture des écoles lituaniennes et polonaises, obligation – jusqu'en 1904 – d'écrire le lituanien en caractères cyrilliques³. On cherche aussi à éradiquer la foi catholique au profit de l'orthodoxie : démolition d'églises (par exemple St-Joseph à Vilnius), affectation d'édifices catholiques au culte orthodoxe, fermeture de monastères, contrôle préalable des sermons par les autorités. Toutes ces mesures furent décidées sous le règne d'Alexandre II, tsar pourtant réputé libéral, son nom restant associé à l'abolition du servage.

Son assassinat entraîne, dès l'avènement de son fils Alexandre III (1881-1894), une remise en cause des réformes libérales du règne précédent, notamment en matière d'éducation et de justice. La politique de russification se durcit encore : le russe devient la seule langue officielle d'enseignement dans les provinces baltes en 1887.

On mesure ainsi l'ironie de l'auteur dans la scène où les moujiks font au tsar l'offrande rituelle du pain et du sel, symboles de communion et d'amitié indestructible.

« Les voyages du tsar Alexandre III »

Vous rappelez-vous cet automne froid et humide ? Du matin au soir, pendant des nuits entières un fin crachin tombait, - si fin que ses gouttes minuscules traversaient les vêtements et mouillaient la peau, faisant frissonner les membres engourdis du voyageur épuisé. Le soleil apparaissait rarement derrière les nuages, le ciel assombri, continuellement couvert, adressait à la terre un regard glacial. Le voyageur transi ne pensait qu'à la maison chaude vers laquelle il se hâtait, là où l'attendaient la famille et le bortsch brûlant. Aïeux et aïeules depuis longtemps chauffaient devant le poêle leurs os affaiblis, craignant de mettre le nez dehors.

² Cf. « Démone en Lituanie et La folle de Lituanie » par Jean-Claude Lefebvre, *Cahiers Litvaniens*, n°15, 2016, p. 32.

³ Cf. « L'exploit des knygnešiai, porteurs de livres de l'époque tsariste » par Karolina Paliulis, *Cahiers Litvaniens*, n°5, 2004, p. 13-19.

Vous rappelez-vous ? Dans cet automne si froid la police vous chassait, quelques hommes pris dans chaque village, vers la voie ferrée, et là, vous injuriant et vous aboyant dessus comme seuls savent aboyer les Moskals⁴, vous blessait à coups de nagaïka⁵ et vous faisait mettre en rangs des deux côtés de la voie. Et vous, chaussés d'écorce tressée, avec de minces couvertures et petits baluchons sur les épaules, vous restiez là debout deux jours, trois jours dans le froid et la pluie, trempés et gelés, affamés et épuisés, vous attendiez... Vous attendiez... le passage du tsar Alexandre III.

Craignant le ressentiment provoqué par les forfaits commis avec ses conseillers, le tsar ordonnait qu'on vous chasse de chez vous pour que vous le protégiez du danger. De même qu'un loup, sortant de son antre, regarde avec effroi de tous côtés en claquant des dents, de même le tsar redoute de quitter son palais, parce qu'il voit partout les ombres de ceux qu'il a injustement maltraités ou assassinés. Comme si, criant leur ressentiment, ces ombres poursuivaient en lui la méchanceté absolue. Et ces policiers vous chassaient près de la voie ferrée pour que vous le protégiez des ombres malheureuses, que vous les empêchiez de se venger des injustices commises envers les hommes, car le tsar se sent coupable.

Vous rappelez-vous ? Vous restiez debout jour et nuit à claquer des dents de froid, ne pouvant bouger de votre place, allumer un feu, prendre un repas chaud... Mais quand le tsar fut passé comme une bourrasque dans le pays, aussitôt votre cœur fut plus léger, comme si on retirait la pierre qui vous oppressait la poitrine. Vous respiriez tous mieux, bien que vous soyez épuisés et transis à ne pouvoir presque rentrer chez vous : beaucoup d'entre vous tombèrent malades de cette épreuve, quelques-uns même, à ce qu'on dit, en moururent.

Comment ne vous rappelleriez-vous pas tout cela ? Vous étiez là vous-mêmes, gelés et affamés, torturés par la pluie et la fatigue ! C'est bien vous qui avez subi et enduré tout cela, moi je m'en souviens seulement parce qu'on me l'a raconté. J'étais plus heureux que vous ! Vous n'avez fait que protéger le tsar, moi j'ai eu la chance de le voir. À cette époque où, debout tout le long du chemin vous grelottiez trempés par la pluie, le tsar arriva dans une grande ville. J'étais alors dans cette ville moi aussi, petit villageois innocent, mais déjà élève de la première classe. C'est pour cela que j'eus la chance de voir le tsar. L'inspecteur nous convoqua tous, gronda les villageois mal habillés, nous mit en rangs et comme des oisons nous chassa devant lui près du bel arc construit

⁴ Terme utilisé autrefois par les Lituaniens (mais aussi les Polonais, Biélorusses, Ukrainiens et Roumains) pour désigner les Russes, en référence à la Moscovie.

⁵ Court et épais fouet de cuir utilisé par les Cosaques de Russie.

au milieu de la ville, là où le tsar devait s'arrêter. Nous attendions tous, debout : vous gelés et nous effrayés... Nous n'étions pas seuls à attendre : toutes les rues étaient pleines de monde ; autour de l'arc splendide et dessous se tenaient les notables locaux : fonctionnaires, fabricants et marchands – tous beaux et bien vêtus. Non loin de nous, sur deux rangs, des moujiks amenés là portaient le pain et le sel. Tout le monde attendait le tsar.

« Hourra ! Hourra ! » La clameur, venue du bout de la rue, augmentait sans cesse. « Il arrive, il arrive », murmurait-on tout autour. La clameur enflait toujours : c'est ainsi que les gens saluaient leur maître étranger.

« Hourra ! », criaient déjà près de nous une foule de gens : dans un carrosse magnifique le tsar arrivait avec sa famille. Sur les côtés, des Cosaques à cheval. « Chapeaux bas ! », cria un policier. « Criez hourra ! », nous ordonna l'inspecteur et, la bouche ouverte, il brailla à plein gosier : « Hourra ! Hourra ! Hourra ! » Les mêmes cris retentissaient tout autour. Et moi aussi je criai hourra de toutes mes forces, au point que ma voix s'enroua et que des larmes jaillirent de mes yeux, comme si quelqu'un me versait de l'eau froide sur le cœur et me comprimait la poitrine. Le carrosse s'arrêta, le tsar en descendit et alla se placer sous l'arc. Dressé sur la pointe des pieds, allongeant le cou, je regardai le tsar de mes yeux exorbités et cessai même de crier. Je ne sais pourquoi me revint alors en mémoire le Russkof Grigalius, écorcheur et châtreur dans notre ferme, avec sa figure rougeaude, sa grande barbe brune, les grands morceaux de cuir dont il était affublé, son grand baluchon de cuir ; nous, les enfants, avions si peur de cet homme qui venait chaque année chez mon père et, sitôt sa tâche obtenue, buvait à lui tout seul une grande bouilloire de thé...

Le tsar se tenait sous l'arc, entouré par les hauts-de-forme des notables ; il goûta le pain et le sel des moujiks puis, retournant s'asseoir dans le carrosse, s'en alla sous les cris des gens ivres d'enthousiasme... Était-ce de la joie qu'il y avait dans leurs cris, ou autre chose, impossible de le discerner...

J'avais vu le tsar, mais je sentais au fond de mon cœur une anxiété douloureuse, sans comprendre pourquoi ; je revins à la maison triste, affligé, comme si j'avais commis une mauvaise action...

Il y a déjà longtemps de cela, mais maintenant encore, quand je me souviens, je ressens dans mon cœur la même anxiété. « Quel besoin ai-je eu de crier à m'enrouer la voix, quel besoin ai-je eu de m'approcher de ce tyran en le saluant au lieu... au lieu de rester tranquillement assis dans ma chambre ? » C'est ainsi que je songe maintenant, et, rien qu'à me souvenir de cela, mon visage devient rouge de honte. Car c'est bien un péché que de saluer joyeusement un méchant homme ! À la vérité, j'étais petit et ne pouvais encore distinguer le bien du mal, je ne pouvais comprendre mon comportement, seul mon cœur s'apitoyait sur la souffrance que je lui avais causée par mon irréflexion et il battait encore anxieusement, douloureusement dans ma faible poitrine. Ainsi, j'étais encore un bébé, un incapable... Mais pourquoi donc ces

foules de gens déjà adultes criaient-ils avec une telle joie, comme s'ils voyaient leur père bien-aimé ? De quoi remerciaient-ils le tsar ? Quelles faveurs avaient-ils obtenues de lui ? C'était pour la plupart des gens pauvres – ouvriers et artisans de toutes sortes. De quoi devaient-ils donc remercier le tsar ? De ce qu'il les accable des plus lourds impôts, qu'il les tienne dans la servitude et les ténèbres et qu'il aide toutes sortes de notables à les maltraiter ? Oui, de cela seulement. Les hommes ne sont encore que de vrais bébés, incapables de réflexion. Ils continuent de glorifier leurs pires oppresseurs, ceux qui sont plutôt cruels et puissants que justes. Le méchant le plus puissant, ils le tiennent presque pour un dieu, ils finissent par apporter des offrandes à ce dieu, par verser leur sang pour lui, par lui sacrifier leur santé et leur vie. Ils ont l'esprit si faible que non seulement ils n'osent pas combattre ces méchants, mais qu'ils ont peur de les comprendre, de deviner leur vraie nature, ils ont peur, même en pensée, de les tenir non pour leurs bienfaiteurs et souverains, mais pour de méchants et féroces destructeurs d'hommes !...

Si vous vous rappelez encore cet automne froid, humide, quand debout des deux côtés de la voie ferrée des hommes gelaient et macéraient dans l'eau, affamés et épuisés, si vous étiez obligés à nouveau, un jour ou l'autre, d'être debout à protéger le tsar, rappelez-vous que ce n'est pas votre souverain que vous protégez mais le pire méchant homme venu de l'étranger, le plus épouvantable tyran et destructeur d'hommes ; sachez que ce n'est pas un souverain donné à vous par Dieu, mais seulement le démon qui prend son apparence...

*Jonas Biliunas,
Introduit et traduit par Jean-Claude Lefebvre*